

Laval théologique et philosophique



René SIMON, *Fonder la morale*. Dialectique de la foi et de la raison pratique. Paris, Éditions du Seuil, 1974 (14 X 20.5 cm), 223 pages

Germain Dandenault

Volume 32, numéro 1, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020524ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020524ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dandenault, G. (1976). Compte rendu de [René SIMON, *Fonder la morale*. Dialectique de la foi et de la raison pratique. Paris, Éditions du Seuil, 1974 (14 X 20.5 cm), 223 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(1), 105–107.
<https://doi.org/10.7202/1020524ar>

large qui va de la pharmacologie à la sociologie, en passant par diverses disciplines plus particulières comme la colorimétrie. Un large éventail, mais « organisé », et où « une large part est faite aux concepts qui relèvent de la philosophie des sciences et de l'épistémologie » (p. 21). À notre connaissance, rien de similaire n'existe en français, et l'on doit remercier spécialement Georges Thinès qui a pris la responsabilité de l'entreprise et qui la cautionne de son nom. Il a rendu service tant au chercheur spécialisé (souvent ignorant de ce qui se passe dans d'autres secteurs éloignés) qu'à tout homme cultivé et curieux qui pourra y trouver la signification de quantité en termes spécialisés dont il ignore souvent le sens.

Jean-Dominique ROBERT

Roger EBACHER, *L'Église d'Amos à la recherche de son avenir*. Coll. « L'Église du Québec », 1, Montréal, Fides, 1975 (14 × 21.5 cm), 294 pages.

Présenté comme un essai de recherches pratiques sur les nouveaux « services » dans l'Église, le dossier de monsieur Roger Ebacher arrive fort à point sur la table des actualités religieuses québécoises.

C'est un regard de communion que l'auteur veut provoquer sur les cheminements d'une Église locale. Il le fait en relatant ses expériences vécues en Église diocésaine et en livrant la substance des réflexions personnelles qu'elles lui ont suggérées.

Plusieurs volets s'en trouvent, tour à tour, qui laissent percevoir les inquiétudes et les espérances d'un pasteur. La panoramique offerte au lecteur est relativement complète, mais faute d'une technique d'accompagnement précise, l'image qui s'en dégage demeure légèrement cotonneuse.

Mises à part les quelques pages relatant l'effort d'animation renouvelée des « petites paroisses », ce dossier relève davantage de la classification de considérations théoriques que d'un procédé d'analyse pratique. Et c'est dommage, puisque la piste brièvement empruntée apparaissait nouvelle et intéressante.

Il va sans dire que la vision en prospective adoptée par l'auteur tout au long de son dossier lui permet de rejoindre l'objectif qu'il s'était fixé ; mais on peut se demander si le ton moralisant de certaines réflexions ne vient pas l'en distraire.

L'auteur a voulu être attentif à des situations diverses et changeantes qui sont celles de son Église. Un regard exercé et intuitif lui a permis de déceler les thèmes de réflexions sous-jacents aux

expériences qu'il vivait. Nous aurions aimé cheminer avec lui et communier encore plus à cette « marche quotidienne de son peuple ». À cet égard, le document retenu par l'auteur, en annexe à son dossier, et s'intitulant « Quand un évêque se parle tout seul... devant un questionnaire » nous est apparu extrêmement intéressant et nouveau.

Et puisque c'est délibérément que l'auteur a voulu adopter le style « d'un pasteur qui s'adresse à des coresponsables », nous espérons qu'il n'en voudra pas au chercheur « qui met les points sur les i » de déplorer la terminologie souvent peu heureuse qu'il utilise et qui n'arrive pas à dégager le lecteur d'un contexte de structures contrastant avec celui que privilégie une vision plus évangélique de l'Église.

« *L'Église d'Amos à la recherche de son avenir* », c'est un pasteur qui, avec sincérité, s'interroge à haute voix en espérant que d'autres voudront l'imiter.

Une invitation au dialogue est adressée aux agents de pastorale œuvrant dans les Églises locales. Même avant que ne se définissent les articulations de ce dialogue, déjà il se continue dans les documents de « remises en question » que l'auteur, avec à-propos, annexe à son dossier.

Martin CLOUTIER

René SIMON, *Fonder la morale*. Dialectique de la foi et de la raison pratique. Paris, Éditions du Seuil, 1974 (14 × 20.5 cm), 223 pages.

Le proverbe chinois : « Il ne faut jamais montrer une maison inachevée à un sot » décrit exactement le risque humiliant que l'auteur de la présente critique doit courir. Il lui faut juger la première partie d'une vaste recherche, qui veut prouver et clarifier le caractère dialectique des relations entre l'éthique chrétienne et la raison pratique. Ce premier volume regroupe un certain nombre de recherches théologiques récentes pour y extraire un noyau de principes capables de fonder la morale selon la catégorie de la foi, en délaissant le complément nécessaire de « l'analyse de la théorie et de la praxis éthiques vues sous l'angle de l'espérance et de la charité (Espoirs humains et espérance chrétienne ; justice humaine et charité chrétienne) » (p. 214). Division complète de l'ensemble de la recherche (pp. 17-18).

Si je fais appel immédiatement à la parole inexprimée des volumes à venir comme horizon indispensable à la lecture de celui-ci, c'est pour prévenir le malaise, et, disons le mot, la déception, que provoquent les insistantes réflexions du pre-

mier chapitre sur la nécessité de prendre comme point de départ à l'interrogation biblique le « lieu théologique majeur » de l'athéisme actuel, et la réponse des autres chapitres qui, malgré les nuances qu'il faudra apporter, ne semble pas immédiatement pertinente. Jusqu'à ses toutes dernières lignes, le premier chapitre semble annoncer la puissante tentative d'intégrer de quelque façon l'herméneutique réductrice « sans reste » des motivations religieuses de l'athéisme freudien et marxiste dans l'herméneutique théologique du croyant. Mais le choc du décalage entre la proposition et la réponse survient au dernier paragraphe du chapitre lorsque l'auteur aiguille apparemment sa réponse dans une autre direction à l'aide d'un « d'autre part » imprévu et désamorçant : « La réduction athée des motivations chrétiennes de la praxis conduit, d'autre part, le croyant et le théologien à s'interroger, à partir de l'Évangile et en faisant retour à lui, sur la nature de l'éthique chrétienne : qu'est-ce qui fait le caractère spécifique de l'éthique chrétienne ? ou mieux encore : quelle est la nature de la spécificité de l'agir chrétien et de la réflexion théologique qui en élabore le statut et la structure ? » (pp. 53-54).

Ce lieu théologique qu'est le « caractère massif du phénomène athée contemporain » ne devient-il que l'occasion de reprendre, dans une atmosphère accablante nouvelle, un problème ancien, traité de multiples façons dans la tradition théologique ?

Qui connaît la rigueur intellectuelle de René Simon se refuse à croire à ce genre de compromis ou de démission et tient pour certain que « la nouveauté de la situation présente » va lui « permettre de libérer des aspects du message évangélique susceptible d'éclairer la conduite aujourd'hui ». Qu'en est-il de la mise à jour du fondement que présente ce premier volume ? Nous laissons au lecteur le soin d'en juger.

L'enracinement de la praxis chrétienne dans le dogme est véritablement bien fait, et, à chaque étape du développement de la thèse, l'éclairage particulier que chaque principe dogmatique apporte au sens de la morale chrétienne est bien circonscrit. Il ne reste donc qu'à juger de l'élaboration graduelle du fondement dogmatique qui se fait, pour ainsi dire, par ventres et par nœuds.

C'est moins, tout d'abord, la distinction et la distance qui existent entre la foi et la raison pratique que le rapport dialectique entre elles qui préoccupe l'auteur. À partir du cadre que lui fournit la théologie de l'Ancien Testament de Von Rad où « l'élection d'Israël en vue de l'Alliance inclut la domination de Yahvé sur le monde et sa

puissante créatrice » (p. 57), l'auteur, à l'aide d'un article du Père Jossua, resserre la relation foi-raison dans une sorte d'inclusion des deux concepts création-salut où « le dessein créateur englobe l'économie du salut ». Finalement, il noue les deux sens de l'activité divine à l'aide de la conception de l'homme chez Rahner, qui perçoit l'activité spirituelle humaine comme orientée « vers l'être dans toute son ampleur ». Cette dernière instance est « une sorte de foi qui précède la foi » (Roqueplo) et place « la situation de l'athée en situation salutaire ». Ce triple éclairage dogmatique qui manifeste que « l'activité terrestre de l'homme, en son autonomie même et sa sécularité, constitue du côté de l'homme la condition même de possibilité de dessein rédempteur du Père en Jésus-Christ » (p. 73), indique déjà le sens de la thèse de l'auteur : « la morale chrétienne diffère de la morale humaine par les motivations sans en être fondamentalement différente quant à son contenu ». « Le christianisme ne transforme pas la morale, il la situe » (J. Lacroix, p. 73).

Puis, la dialectique se détend vers sa condition d'existence qui est la distinction des termes en présence. Trois grandes idées de l'Ancien Testament : la déssexualisation de la divinité, la transcendence de Dieu, la domination du monde conféré au labeur de l'homme, manifestent la possibilité, sans en donner les causes, de « ce que nous appelons aujourd'hui la sécularité du monde » (p. 82). Ce nouveau développement dogmatique précise les conséquences éthiques dans le même sens que celui qui a été établi à la première étape de l'argumentation.

René Simon refait ensuite le même procès dialectique en analysant la relation entre la loi morale humaine et la loi évangélique. En recueillant les principales données de ce qui semble un remarquable article de B. Schüller : *La théologie morale peut-elle se passer du droit naturel ?*, dont l'une manifeste que « la compréhension de soi de l'homme à travers la parole et le langage humain est (donc) une condition préalable à la révélation-communication de Dieu dans le langage et la parole de l'homme » (p. 90), l'auteur en tire la conséquence de la médiation nécessaire de la *lex naturae* à la « compréhension analogique de la *lex gratiae* ». Mais, il préconise hardiment de changer l'appellation de *loi de nature* en celle de *loi morale rationnelle*, parce que, la création étant parole, et donc sens, il faut accorder la priorité au sens du développement de la personne plutôt qu'aux données des finalités naturelles que la loi désignait tout d'abord chez saint Thomas.

Puis, dans les deux chapitres qui suivent, la dialectique se détend derechef vers la distinction de ses termes : l'un manifeste clairement la possibilité d'une morale séculière, l'autre met à jour la structure de l'éthique chrétienne.

La réponse finale conduit à une purification de la foi, à la mise en place de l'éthique chrétienne, à la « monstration » de sa structure et du sens qu'elle donne à l'activité humaine, à l'exigence pour tout chrétien d'assumer et de développer, de façon autonome et responsable, l'œuvre temporelle à accomplir ; elle propose les corrections et redressements que l'éthique chrétienne devrait opérer dans l'évolution actuelle de la société et du monde.

Mais, nous croyons qu'elle néglige une dimension essentielle du lieu théologique qu'est l'athéisme actuel. Ce dernier n'est pas une forme de rationalisme neutre à l'égard de la transcendance ; il n'est pas un repliement sur la consistance du monde ou l'auto-suffisance du logos, qui demeurerait ouvert de quelque façon à la possibilité de l'action rénovatrice de Dieu. Il est refus de toute illusion de transcendance ; il revendique la responsabilité absolue de l'homme dans son auto-création, qui interdit l'accueil de quelque notion que ce soit d'une puissance obédientielle ; il est la négation de toute la distinction et de la dialectique élaborées dans ce livre. Aux yeux de la foi, c'est là le désordre initial absolu, c'est l'ubris de la vision du monde à laquelle s'oppose toute la Bible.

Or, c'est cette dimension inéluctable de l'athéisme qui habite l'expérience du croyant et qui exige une interprétation théologique au niveau de la catégorie de la foi. C'est la théologie de l'intégration de ce péché spécifique dans le vaste sein de la grâce de Dieu que la réponse de ce livre laisse échapper et ne touche que de façon marginale. Si l'auteur résume cette dimension dans les autres volumes, il devra peut-être nuancer les conclusions de ce premier livre et repenser, à nouveaux frais, la vieille notion de créature, si âprement discutée par les Anciens. En attendant, nous avons l'impression que, malgré l'analyse de la théorie freudienne et de la double interprétation de Marx, celles de Garaudy et d'Althusser (pp. 25-47), l'auteur ne touche à l'athéisme que du bout des doigts et se garde de l'étreinte à bras-le-corps qui en ferait un véritable lieu théologique actuel.

Germain DANDENAULT

Université de Sherbrooke

Jean MILET, *Bergson et le calcul infinitésimal*, Paris, Presses Universitaires de France, 1974 (13 x 21 cm), 184 pages.

C'est surtout en historien de la philosophie que Jean Milet aborde ici Bergson. Sachant que toute doctrine philosophique dépend, pour l'essentiel, d'une option épistémologique initiale, Milet veut scruter celle de Bergson. On a cherché la signification de l'épistémologie bergsonienne dans une extrapolation métaphysique menée à partir de la psychologie, ou de la biologie, ou de l'esthétique. L'auteur prétend renouveler ce débat en apportant une nouvelle hypothèse : « le bergsonisme pourrait découler d'une intuition première d'inspiration mathématique » (p. 13). Voilà la thèse de fond de ce volume : « Nous croyons donc pouvoir établir que la nouvelle épistémologie que recommande Bergson — et qu'il appellera la « pensée en durée » — a trouvé sa légitimation dans l'appel au modèle que fournit la pensée mathématique moderne, avec le Calcul infinitésimal » (p. 15).

L'auteur scrute attentivement les origines de ce grand « rêve » qui a nourri les pensées du philosophe pendant des années. Il dévoile les origines mathématiques des réflexions de Bergson (chapitre 1). Et chaque fois, il s'agit des « mathématiques modernes », du calcul infinitésimal : c'est là que Bergson décèle peu à peu la mise en œuvre d'une « nouvelle manière de penser ». La mathématique, telle qu'elle se présente dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, devient l'archétype d'une nouvelle épistémologie. Et l'auteur montre comment cette « pensée en durée », décelée dans les schémas de la mathématique moderne, va, grâce à une extension interne progressive, s'appliquer à tous les domaines. Milet révèle longuement la capacité de cette épistémologie en l'appliquant au premier problème rencontré par Bergson : le continu (chapitre 2).

Zénon a toujours été un défi pour Bergson : il faudra ou zénoniser ou bergsoniser ! Car Zénon a voulu montrer que l'intelligence humaine n'est pas capable d'appréhender le mouvement. Au contraire, pour Bergson, le continu et le mouvant sont des données immédiates de la conscience : le réel est durée et la durée est qualitative. Il faut donc rénover la raison, lui donner une référence directe au mouvement et au temps. Alors, elle saura intuitionner la durée. Et c'est possible : les mathématiques modernes l'assurent. Voilà, comme chez Descartes et tant d'autres philosophes, la caution suprême.

Les conséquences sont énormes. « Il s'agit d'une révolution épistémologique radicale. Aussi